

Université de Montréal

La mémoire collective au regard du modèle ego-écologique.

Par
Frédéric Le Paumier

Département de psychologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès sciences (M.Sc)
en psychologie

Août, 2002

© Frédéric Le Paumier, 2002



BF

22

154

2002

N. 041

Université de Montréal
Faculté des Études Supérieures

Ce mémoire intitulé :
La mémoire collective au regard du modèle ego-écologique.

présenté par :
Frédéric Le Paumier

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Luc Lamarche, Ph.D.

Président-rapporteur

Marisa Zavalloni, Ph.D.

Directrice de recherche

Michel Pagé, Ph.D.

Membre du jury

La problématique mnésique occupe une place centrale dans le champ d'investigation des sciences humaines et sociales depuis près d'un siècle. L'intérêt suscité par celle-ci s'est notamment traduit par la multiplication de modèles théoriques et méthodologiques à l'origine de la constitution d'un ensemble bibliographique imposant dont il ressort une multiplicité de définitions de la notion de mémoire répondant aux différentes sensibilités disciplinaires.

La recherche effectuée dans le cadre de ce mémoire procède à l'examen critique de la diversité des mémoires mise à jour en certains points du *corpus* théorique et conceptuel de la recherche sociale, pour finalement en produire une synthèse sous la forme d'un article scientifique. Les analyses produites tentent ainsi de mettre en évidence le fait qu'en privilégiant le pôle individuel au détriment du pôle collectif de la mémoire, et inversement, ou en limitant les études aux contenus de celle-ci, la complexité propre à la nature même du phénomène mnésique reste écartée. Le modèle ego-écologique est présenté comme une réponse aux impasses théoriques et méthodologiques ainsi créées en situant la mémoire au sein du système identitaire, c'est-à-dire

au croisement des transactions établies entre l'individu et l'environnement socioculturel au sein duquel il évolue. Cette perspective rejoint le débat épistémologique qui anime les rangs de la recherche qualitative sur la question des modalités de saisie concrète et objective de l'expérience humaine et de la cognition sociale.

Mots-clés : identité, société, cognition sociale, médiation cognitivo-affective, dynamique transactionnelle, représentation sociale, contextualisation, recherche qualitative, environnement.

The mnestic problematics has occupied a central place in the social sciences' field of investigation for nearly one century. The interest it has prompted has resulted in the multiplication of theoretical and methodological models that, in turn, have given rise to the creation of an imposing bibliography. Consequently, a multiplicity of definitions, pertaining to the concept of memory in accordance to various disciplines, has emerged.

Within the framework of this dissertation, a critical examination of the diversity of memories, as revealed by certain points of the theoretical and conceptual corpus of social research, is conducted. The objective is to produce a synthesis in the form of a scientific article. Thus, the analyses generated are expected to highlight the fact that by privileging individual memory to the detriment of collective memory, and conversely, or by limiting the studies to the contents of this memory, the complexity specific to the very nature of the mnestic phenomenon remains isolated. The ego-ecological model is presented as a solution to the theoretical and methodological dilemmas that are created, since it locates memory within the self-identity system, which is to say at the

junction of the transactions established between an individual and his socio-cultural environment. This perspective concurs with the epistemological debate sparking the ranks of qualitative research in regards to concrete and objective modes of prehension of both human experience and social cognition.

Key words: identity, society, social cognition, affective-cognitive mediation, transactional dynamics, social representation, contextualisation, qualitative research, and environment.

Résumé	i
Abstract	ii
Liste des figures	v
Abréviations.....	vi
Introduction.....	1
1. Définition du contexte général.....	1
2. Définition des objectifs de recherche.....	4
3. Définition de l'espace référentiel.	6
Mémoire Collective et Système Identitaire : de Maurice Halbwachs à l'ego-écologie.	8
1. Maurice Halbwachs : une Œuvre en Suspend.	8
2. D'autres modèles de la mémoire en présence.	15
3. L'ego-écologie : de la mémoire collective au système identitaire.	18
Discussion	30
1. Ouverture sur un débat épistémologique.	30
2. Vers une qualité scientifique de la recherche qualitative.....	34
2.1. La raison interprétative au centre du problème.....	34
2.2. D'une anticipation à la préhension de la cognition sociale. ...	36
2.3. L'interprétation face aux données de second degré.....	38
2.4. Un recherche qualitative dialogique.	40

Conclusion..... 46

Références 47

Annexes 50

Accord des coauteurs

Permission de l'éditeur

LISTE DES FIGURES

Figure 1. L'espace élémentaire. _____ 24

Figure 2. Le circuit affectif représentationnel. _____ 26

Les abréviations suivantes ont été utilisées dans le corps de l'article en tant que complément technique des expressions originales. Elles sont ainsi restituées ici uniquement à titre de rappel.

- CAR : le circuit affectif-représentationnel.
- EE : l'espace élémentaire.
- EIO : l'environnement intérieur opératoire.
- IMIS : l'investigateur multistades de l'identité psychoSociale.

À mon grand-père, le penseur silencieux

*Je tiens à remercier Marisa Zavalloni
pour la confiance qu'elle m'accorda
tout au long de ce travail ainsi que pour
la patience dont elle fit preuve
à chaque étape de mon apprentissage*

1. Définition du contexte général.

Le travail présenté dans le cadre de ce mémoire de maîtrise intègre un espace de recherche et de réflexion dédié à l'analyse du concept de mémoire collective ou sociale tel qu'il a évolué, tout au long du 20^e siècle, en certains endroits du champ théorique et conceptuel de la recherche sociale, et plus particulièrement dans le domaine de la psychologie sociale, pour finalement le restituer et le définir sous l'angle du modèle ego-écologique au sein duquel le phénomène mnésique psychosocial fait l'objet, depuis près de trente ans, de nombreuses études et de développements en tant que dimension dynamique constitutive du système identitaire.

L'architecture générale de ce projet repose sur trois axes majeurs qui, à différents degrés, ont déterminé la cohérence et la cohésion des forces investies à l'intérieur du processus de recherche, la profondeur du champ exploratoire, analytique et réflexif ainsi que la qualité de la forme finale encadrant la synthèse des contenus engagés dans cet ensemble.

En premier lieu, c'est de l'objectif formel de ce mémoire dont il convient de mettre en lumière les implications puisque le choix de rédiger un article scientifique rendant compte des recherches effectuées sur la thématique de la mémoire collective (sociale) fut retenu. Au-delà des exigences liées à la nature même de toute publication adressée à l'attention de la communauté scientifique, en termes de qualité de réflexion et de composition ainsi que de précision des investigations menées et des synthèses produites, se jouent celles, moins visibles mais tout aussi fondamentales, inscrites dans la relation dialogique instaurée entre les deux auteurs et acteurs de l'article constitué. En effet, si cet article marque une étape importante dans le *cursus* universitaire de l'étudiant, il illustre avant tout le résultat d'une véritable collaboration entreprise avec la directrice de recherche et coauteur, Marisa Zavalloni¹, dont l'expérience dans le domaine de la recherche scientifique, de l'enseignement et de l'écriture a su largement profiter à l'établissement d'un dialogue constructif permettant à celui-ci d'assumer, dans les meilleures conditions, sa position de premier auteur. Dans ce contexte, si l'étudiant a conduit lui-même les travaux de recherche, d'analyse, de synthèse et de composition, le produit de l'ensemble de démarches accomplies à chaque étape fut régulièrement soumis au regard critique de Marisa Zavalloni lors des phases de transition. Ce faisant, les réajustements et les corrections à apporter au corps de l'article ont été discutées et formulées sous la forme de pistes

épistémologiques, théoriques et bibliographiques que l'étudiant se devait d'exploiter dans le sens d'une clarification, d'une précision ou d'une concision des positions qu'il tenait.

La démarche empruntée dans le cadre de ce mémoire s'accorde, en second lieu, avec la nature théorique, analytique et critique de l'article. En effet, l'ego-écologie, en tant que discipline scientifique évoluant dans le domaine de la recherche sociale, a progressivement développé la structure complexe d'un modèle de l'*identité psychosociale* au croisement des interrogations que les philosophes, les anthropologues, les sociologues et les psychologues ont formulées à l'endroit de la complexité des relations établies entre l'individu et la société. Un tel modèle, au centre duquel les concepts de *mémoire émotionnelle* et des *représentations sociales* intègrent le système identitaire, ne réunit pas seulement trois thèmes clés de la recherche sociale, mais il renvoie aussi à une position épistémologique critique du fait, notamment, de la nature transdisciplinaire de son corpus théorique et conceptuel. Appréhender la matière psychosociale sous l'angle du modèle ego-écologique implique ainsi nécessairement une connaissance approfondie des dimensions théoriques et épistémologiques qui le composent, mais également de ces mêmes dimensions telles qu'elles sont développées, de manière indépendante, en d'autres champs disciplinaires. C'est précisément dans cette veine

que l'article se situe en abordant l'ego-écologie par le thème de la mémoire collective (sociale).

En dernier lieu, la forme théorique et synthétique qu'emprunte l'article s'accorde avec le profil de l'ouvrage collectif, intitulé La mémoire sociale : identités et représentations sociales, dans lequel il est d'ores et déjà publié et qui réunit différentes synthèses d'études portant sur ces trois concepts centraux de la psychologie sociale. On aura alors logiquement privilégié les données d'ordre théorique car elles se soumettent plus facilement à l'écriture synthétique tandis que les données d'ordre expérimental nécessitent généralement des développements plus importants.

Aussi, ces trois axes rendent-ils compte d'un projet qui intègre deux formes d'apprentissage liées au modèle ego-écologique et à la composition d'un article scientifique, et s'inscrit dans une perspective temporelle à moyen terme, la publication d'un premier article scientifique ne représentant qu'une étape vers une contribution réelle et concrète à l'avancement des connaissances.

2. Définition des objectifs de recherche.

L'article présenté dans le cadre de ce mémoire ne relève pas, pour les raisons que nous avons évoquées précédemment, d'une synthèse qui rendrait compte d'une recherche expérimentale menée sur la base d'une formulation d'hypothèses et de manipulations de données

numérales ou qualitatives. La recherche effectuée, qui a donné forme et contenu à celui-ci, s'ouvre ainsi sur un espace méthodologique différent et peut être définie en tant qu'expérience exploratoire, analytique et réflexive.

L'objectif central qui guide, en arrière plan, l'ensemble des démarches effectuée s'est construit dans un double mouvement dont le point d'origine se situe au niveau de l'analyse de la dimension mnésique (mémoire é/motionnelle) intégrant le système identitaire tel que défini par le modèle ego-écologique.

Outre la mise en évidence de la part jouée par la mémoire dans les dynamiques constitutives de l'identité psychosociale, cette analyse a révélé la nécessité de comprendre dans quelle mesure l'ego-écologie constitue une réponse scientifique à l'impasse théorique et méthodologique à laquelle nombre de modèles de la mémoire ont conduit et, par là-même, les éléments fondamentaux à l'origine de la formation de cette impasse. Dès lors, le travail de recherche a consisté, dans un premier mouvement, à entreprendre l'exploration et l'analyse des écrits scientifiques portant sur la question mnésique dans le champ de la recherche sociale et des sciences cognitives, et, dans un deuxième mouvement, à formuler une synthèse critique des contenus envisagés pour finalement produire une réflexion qui tente de répondre au questionnement formulé au début du processus de recherche, dans le contexte théorique et méthodologique de l'ego-écologie.

3. Définition de l'espace référentiel.

Le titre de ce mémoire, La mémoire collective au regard du modèle ego-écologique, fait référence aux travaux réalisés par Maurice Halbwachs, dans la première partie du 20^{ème} siècle, non seulement parce qu'il fut l'un des principaux artisans de la notion de mémoire collective et que son œuvre influence, encore à ce jour, les recherches menées sur la question mnésique, mais avant tout parce que sa pensée situa la problématique de la mémoire au niveau de la relation individu/société. Or c'est également cette piste que l'ego-écologie suit en développant un modèle de l'identité psychosociale au sein duquel la mémoire occupe une position fondamentale dans les dynamiques transactionnelles reliant l'environnement intérieur à l'environnement socioculturel.

Aussi, la première partie de l'article a-t-elle été consacrée à la synthèse d'une analyse conduite principalement sur deux ouvrages majeurs de Maurice Halbwachs – Les cadres sociaux de la mémoire (1925) et La mémoire collective (1950/1968) – ainsi que sur des références traitant de l'œuvre de celui-ci, dans le but d'apporter un certain recul au regard analytique et critique alors développé.

La seconde partie de l'article présente une deuxième synthèse effectuée à partir de l'analyse de différents modèles de la mémoire, issus notamment du cognitivisme, du cognitivisme social, du

constructionnisme social ou encore d'une revendication à un certain « naturalisme » psychologique, et qui occupent l'espace de recherche psychosociologique. Au vu des contraintes éditoriales, celle-ci reste succincte et vise avant tout à préciser la réflexion engagée.

La troisième et dernière partie de l'article repose, quant à elle, sur une présentation synthétique des principales dimensions théoriques et méthodologiques du modèle ego-écologique réalisée à partir de l'analyse d'un nombre important de références (articles scientifiques, chapitres d'ouvrage collectifs et livres). Celle-ci parachève ainsi le travail d'exploration, d'analyse et de réflexion en rejoignant la problématique centrale de la recherche.

Notes

¹ Marisa Zavalloni est professeur de psychologie sociale à l'Université de Montréal depuis 1975. Elle est également à l'origine du modèle ego-écologique, qu'elle développe depuis le milieu des années 1970, et de nombreuses études portant sur la question identitaire, les représentations sociales ainsi que la mémoire.

1. Maurice Halbwachs : une Œuvre en Suspend.

Il est des penseurs qui laissent derrière eux une œuvre considérable, une empreinte aux frontières mouvantes, animée d'une force qui semble vouloir se perpétuer, soutenue, modifiée et étendue par d'autres qui consacrent, eux aussi, leur vie à la construction, sans cesse inachevée, du sens, de la connaissance, du savoir. Maurice Halbwachs (1877-1945) est de ceux-là. Désigné à la fois comme « le fondateur de la sociologie de la mémoire » (Namer, 1987, p.12), « l'initiateur de la psychologie collective » (Marcel et Muccchielli, 1999, p.63) et « le premier psychosociologue de la mémoire » (Arraou, 1999, p.72), de nombreuses disciplines, dans le champ des sciences humaines et sociales, se sont inspirées et s'inspirent encore de ses travaux pour élaborer, ajuster ou remettre en cause les assises théoriques, méthodologiques et conceptuelles des modèles qu'elles articulent autour de leur objet d'étude.

Plusieurs facteurs concourent ainsi à ce que la pensée de Maurice Halbwachs transcende, depuis les années 70, les limites théoriques que se sont fixées, souvent artificiellement, ces mêmes disciplines.

D'une part, il se distingue des autres intellectuels de son époque en suivant un parcours pluridisciplinaire riche et varié qui le mène de la philosophie, à la sociologie, en passant par le droit, l'économie politique, les mathématiques, les statistiques, la littérature, la psychologie, la logique et la méthodologie des sciences, de sorte qu'il serait malaisé d'affirmer, comme certains l'ont fait, qu'il appartient davantage à l'un ou l'autre de ces domaines. Et lorsque l'on regarde l'évolution de ses écrits, on ne peut manquer de remarquer qu'ils sont emprunts de cette richesse de regards pluriels qui aboutit à la rédaction de La mémoire collective (1950), qui reste, avec Les cadres sociaux de la mémoire (1925), l'ouvrage le plus communément cité en référence.

D'autre part, en abandonnant un vocabulaire philosophique ponctué d'accents dogmatiques et de grandes conceptualisations intellectualistes qui interdisait à nombre de ses contemporains, y compris Bergson et Durkheim, l'accès aux régions profondes de l'expérience collective et individuelle liées aux thèmes du souvenir et de la mémoire, Maurice Halbwachs construit les soubassements théoriques d'une sociologie de la vie quotidienne proche des individus et de leurs préoccupations, qui dépasse la sociologie classique et qui, dans le même temps, intègre le corpus d'une certaine connaissance scientifique

à un vaste domaine d'étude « (...) qu'explorait au hasard la littérature du siècle dernier¹ » (Duvignaud, 1950/1968, p.XV).

Et si la pensée positiviste a masqué le thème de la mémoire collective tel qu'il est compris par Halbwachs durant *près de vingt-cinq ans après sa mort* (Duvignaud, 1950/1968, p.VII), il est remarquable qu'il soit apparu à nouveau avec une telle force, peut-être alimentée par le besoin de mieux comprendre les événements de la seconde guerre mondiale et par une révolution culturelle qui va de pair avec un débat épistémologique engagé dans les rangs des sciences humaines et sociales, et qu'il suscite encore un intérêt majeur sans doute soutenu par le début d'un 21^{ème} siècle nourri par la multiplication des groupes de recherche et des collaborations interdisciplinaires.

Un modèle, donc, qui s'étend au-delà des frontières de la sociologie dans un mouvement créatif, davantage visible dans les lignes de La mémoire collective où l'on trouve une multitude de néologismes et de métaphores dont l'origine remonte peut-être à la grande culture littéraire de ce penseur, et qui exerce une sorte de force unificatrice sur différents fragments de données scientifiques jusque là éparpillées. Pourtant, la prudence semble de mise. En effet, faut-il le rappeler, La mémoire collective reste un ouvrage inachevé à la mort de son auteur. Et même à l'aube de ses soixante-dix ans, ce travailleur infatigable aurait certainement précisé quelques-unes des problématiques et des

dimensions théoriques qui restent confuses et qui ont parfois tendance, par-là même, à subir certaines interprétations hâtives. Il manque ainsi dans la littérature une véritable lecture critique, au sens constructif du terme, de l'œuvre de Maurice Halbwachs dont la première partie du livre de Namer (1987) constitue une tentative intéressante mais non suffisante se voulant avant tout une compréhension sociologique de celle-ci, donc nécessairement partielle à nos yeux, au vu de la complexité des dynamiques en jeu au sein d'un projet dont « (...) la portée dépasse la sociologie au sens strict » (Halbwachs, 1918, p.407).

C'est avec force que nous reconnaissons la richesse et la pertinence de l'œuvre de Halbwachs en ce que, non seulement elle aboutit à l'élaboration du premier modèle théorique de la mémoire collective s'appuyant sur un ensemble de données pluridisciplinaires, mais aussi parce qu'elle rompt avec un courant de pensée voulant scinder l'individuel et le collectif en deux champs de recherche distincts, et qu'elle *tente* avant tout de saisir, et non d'*écarter*, une complexité qui se joue entre les individus, les groupes et la société par l'intégration de dynamiques spatiales, temporelles et langagières, définies comme les cadres sociaux de la mémoire.

Si tout semble concourir ainsi à la mise en exergue d'une œuvre dont on a dit qu'elle exprime une « (...) conception très moderne de la mémoire » (Arraou, 1999, p.71), il reste néanmoins que La mémoire

collective renferme aussi de nombreuses problématiques non développées, de zones théoriques et méthodologiques imprécises menant parfois à des impasses. Là réside sans doute sa plus grande valeur. Maurice Halbwachs propose avant tout une lecture particulière, par ailleurs inachevée, du thème de la mémoire collective et formule un ensemble de *suggestions* (Duvignaud, 1950/1968, p.VII) à partir des données scientifiques d'une époque dont nous sommes séparés par un demi-siècle de recherches scientifiques et d'explorations épistémologiques.

Par ce précieux recul qui d'emblée nous est donné, quelques remarques critiques peuvent et doivent être alors formulées concernant certains points d'ancrage faibles de cette théorie avant d'avancer toute nouvelle proposition.

Halbwachs, en poursuivant l'œuvre de Durkheim, construit les bases d'un modèle qui favorise davantage le versant sociologique que le versant psychologique de celui-ci : « Il reprend ainsi la thèse de Durkheim sur la priorité du sociologue sur le psychologue, de la représentation collective sur la représentation individuelle » (Namer, 1986, p.34).

À une époque où la psychologie, en s'appuyant sur des fondements positivistes, s'intéressait avant tout aux phénomènes perceptifs et comportementaux et où la théorie psychanalytique laissait peu de place à l'exploration des dimensions collectives et sociales,

l'orientation sociologique semblait en effet le meilleur parti en présence pour élaborer un modèle de la mémoire collective. Cependant, cette priorité accordée aux sphères sociale et collective va de paire avec de nombreux glissements terminologiques. En effet, lorsque l'on parle de mémoire collective et de mémoire sociale, telles que Halbwachs et Namer les conçoivent, c'est alors « (...) accepter le présupposé qu'il y a une part de notre mémoire individuelle construite par la société et qu'il y a une part de la société qui fonctionne comme une mémoire » (Namer, 1986, p.12). Mais c'est aussi réduire la mémoire individuelle à « (...) une virtualité de la mémoire collective » (Namer, 1986, pp.23-24) nécessairement sociale parce qu'*intellectuelle* (Namer, 1986, p.22), limiter la conscience individuelle à « (...) un lieu de passage des courants de mémoires, un point de rencontre des temps collectifs » (Halbwachs, 1950/1968, p.127) et considérer les cadres sociaux comme

(...) les instruments dont la mémoire collective se sert pour recomposer une image du passé qui s'accorde à chaque époque avec les pensées dominantes de la société (Halbwachs, 1925, p.XVIII).

Or, l'attribution de compétences, de capacités et de faits individuels au groupe par le truchement de comparaisons et de métaphores n'apparaît pas la meilleure manière d'appréhender la complexité des thèmes engagés.

Aussi, un réajustement sémantique semble-t-il nécessaire à cet endroit. Que faut-il entendre par *mémoire collective* ? Désigne-t-on les

facultés du groupe et de la société à se souvenir, à se remémorer, à ressentir, à penser ? Et ce serait alors reconnaître que la collectivité, dotée d'une conscience, possède une entité mnésique à part entière lui permettant de fonctionner comme une mémoire. Ou bien devons-nous comprendre que des dynamiques mnésiques se jouent entre les individus, les groupes auxquels ils appartiennent ou non, et la société, au travers de situations spatiales et temporelles ainsi que par l'intermédiaire du langage, sachant que seuls les individus possèdent la faculté de se souvenir ? Si l'individu reste un être nécessairement social, il n'en demeure pas moins que la dimension sociale ne doit pas conduire à la suppression de l'individualité ne serait ce que d'un point de vue terminologique, d'une part, et que, d'autre part, la notion de groupe ne doit pas se confondre avec une notion d'*individu-groupe* amenée par un phénomène d'humanisation des entités groupales ou sociales.

À ces deux premières remarques vient se greffer le fait que la mémoire se réduise ici à la faculté, du groupe comme de l'individu, de se souvenir, de se remémorer. À cet endroit, une psychologie explorant les contenus de la mémoire, mais qui préféra les faits mesurables, aurait pu apporter des solutions intéressantes et constructives à la multiplicité des mémoires, de leurs genres et de leurs sous-genres, qui apparaît comme un symptôme révélant une impasse théorique dans ce modèle. À ce sujet, Namer (1986) écrit :

La situation théorique créée par la pluralité des mémoires collectives aboutit à une anomie de la société globale : on ne voit pas bien quelle mémoire assumerait l'unité si les mémoires sont nombreuses et indépendantes (pp.83-84).

Qu'il fasse appel à la notion de « clair-obscur », qu'il comprenne la mémoire individuelle comme un fragment de la mémoire collective, qu'il avance les cadres sociaux de la mémoire ou qu'il intègre à son modèle des données de la monadologie leibnizienne, Halbwachs ne parvient cependant pas à contrôler la diversité qu'il met à jour. Et Namer, en revendiquant la scientificité de la démarche *phénoménologique* et *inductive* (Namer, 1986, p.12) suivie par Halbwachs en son époque, dessinera, malgré lui, les premiers éléments d'une réponse méthodologique à une impasse théorique.

2. D'autres modèles de la mémoire en présence.

Bien entendu, la mémoire collective ou sociale, en tant qu'objet d'étude, ne reste pas l'apanage de Maurice Halbwachs.

Les philosophes et les historiens, par exemple, ont trouvé en ce thème une matière riche et pertinente susceptible de nourrir et d'encourager, dans leurs rangs, et ce, dans un mouvement qui s'accélère à partir de 1970, un débat éthique et épistémologique, c'est-à-dire une interrogation sans cesse renouvelée sur les conditions, les règles et les méthodes nécessaires à la revendication d'une scientificité disciplinaire, portant essentiellement sur la nature construite et sélective

de l'histoire qui se heurte à la subjectivité de ceux qui l'écrivent et de ceux qui la vivent, ainsi que sur les possibles modalités d'investigation et de maîtrise objectives de cette même subjectivité (Fahmy-Eid, 1997). Par ailleurs, ce questionnement a eu pour effet d'ouvrir plus largement les frontières de l'histoire aux données anthropologiques, sociologiques, ethnologiques, économiques et politiques.

Les psychosociologues se sont aussi attelés à l'étude des phénomènes mnésiques sans que l'on puisse dire cependant que la mémoire collective ou sociale ait été leur objet d'étude premier. Et, bien que l'on qualifie Maurice Halbwachs de premier psychosociologue de la mémoire, ce sont davantage les travaux de Bartlett (1932) portant sur les processus de conventionnalisation sociale et de rappel des souvenirs qui influenceront les modèles cognitivistes, socio-cognitivistes et ceux issus du constructionnisme social. C'est lui aussi qui avancera la notion de *schéma*, définissant par-là une structure mnésique préexistante chez les individus, concept repris depuis et exploité par certains cognitivistes. Ainsi Schank et Abelson (1977) introduiront l'idée de script² qui renvoie à une mémoire « source de connaissances » permettant de contrôler des situations standardisées et codifiées telles que d'aller au restaurant ou chez le dentiste. Minsky (1986), quant à lui, orientera ses études sur le concept de frame³ qui désigne la structure d'une entité matérielle ou d'une personne, et se présente comme un formulaire dont on remplit les blancs pour l'adapter à une instance

particulière de l'objet concerné. Ces modèles qui pouvaient être utiles pour créer des programmes d'ordinateur, sont beaucoup moins pertinents pour répondre à la problématique de la mémoire collective.

En réaction à ces modèles, Neisser (1982), qui a prôné un retour au *naturalisme* en psychologie, développe le concept de *mémoire écologique* en tentant de relier l'environnement extérieur, et les événements qui s'y déroulent, à un contexte personnel au travers de *schémas narratifs* censés lier l'histoire (les faits) et la mémoire autobiographique. D'autres, enfin, comme Edwards et Middleton (1990) ainsi que Shotter (1990), s'attacheront à reprendre les travaux de Bartlett en y réinvestissant des données sociales par le biais de la notion de joint (collective) remembering⁴ définissant par-là la primauté des pratiques communicatives et des processus collectifs dans la construction sociale et d'évolution des mémoires sociales, la remémoration et l'oubli.

La plupart des études portant sur la mémoire dans les différents domaines de la psychosociologie renvoient, non pas à la notion de mémoire collective ou sociale en tant que telle, mais à certains aspects individuels, collectifs et sociaux de celle-ci, en donnant une place fondamentale aux modalités de remémoration et de réminiscence (souvenir) ainsi qu'au langage. Loin d'apporter un consensus sur la définition même de la mémoire sociale ou collective, la fragmentation des recherches a masqué la complexité relative à la question ainsi que

les enjeux identitaires sous-jacents, et a incité nombre de psychosociologues à retourner au modèle de la mémoire collective élaboré par Maurice Halbwachs (Haas & Jodelet, 2000).

3. L'ego-écologie : de la mémoire collective au système identitaire.

Après un siècle de recherches, la compréhension de l'entité *mémoire* doit s'ouvrir sur de nouvelles considérations empiriques en approfondissant et en consolidant les éléments les plus stables jusqu'à découverts. Ainsi, on ne peut plus se contenter de définir d'emblée la nature sociale ou collective de la mémoire uniquement

(...) parce qu'elle est partagée par une collectivité d'hommes, parce qu'elle se constitue à travers la communication, parce qu'elle est le symbole des expressions et des modes d'organisation de la société ou encore parce que les gens ont vécu chronologiquement un même événement (Haas & Jodelet, 2000, p.123).

Si l'on s'attache à déterminer l'ensemble des facteurs socioculturels possibles qui agissent sur la mémoire individuelle ou collective, on s'engage alors dans un champ d'exploration vaste et pluriel, pour lequel il devient malaisé de construire une méthodologie apte à soutenir une perspective plus englobante et nécessairement pluridisciplinaire. À l'opposé, si l'on envisage la mémoire uniquement du point de vue des dynamiques de l'oubli et du souvenir, que l'on intègre le langage et la communication ou non, on réduit nécessairement les capacités et les fonctions de la mémoire individuelle

et l'influence fondamentale des facteurs sociaux sur celle-ci. En représentant l'individu au travers d'un système identitaire, on peut repenser la nature sociale de l'individu et aborder ainsi l'étude d'une mémoire psychosociale en tant qu'espace aux dimensions complexes au sein duquel s'opèrent les transactions entre l'environnement externe et l'environnement interne, et comprendre alors les dynamiques constitutives de celles-ci.

Afin de résoudre l'impasse dans la compréhension des relations entre le collectif et l'individuel il aura fallu ensuite réunir trois autres conditions : d'une part, s'appuyer sur la théorie des représentations sociales qui, en opposition au comportementalisme, fait des contenus mentaux un objet de recherche, d'autre part, envisager la mémoire comme un mécanisme d'inscription sélective et de création identitaire, et non pas à un simple lieu d'*emmagasiner*⁵ d'informations, et enfin identifier des unités de recherche suffisamment complexes pour intégrer les dimensions affectives, cognitives et motivationnelles au système identitaire.

Le passage de l'individu privé à l'acteur social et, par la suite, au système identitaire est le résultat d'une histoire dont l'une des étapes majeures renvoie à la formulation par Erikson (1968) de la notion d'*identité psychosociale* qui initialise la constitution d'un nouveau thème de recherche pour les sciences sociales. Il s'agissait alors de cerner

quelque chose d'insaisissable à la frontière de l'individuel et du social. Après des décennies de recherches sur l'identité il conclut que « plus on écrit sur le sujet, plus le mot devient un terme pour quelque chose d'aussi insondable qu'envahissant »⁶ (p.9). Il proposera alors de voir l'identité comme un environnement interne, léguant au futur la nécessité d'inventer un nouveau domaine et de construire une méthodologie permettant d'étudier un tel objet, ce que ni la psychanalyse ni la psychologie sociale traditionnelle ne pouvaient, selon lui, développer. En effet, Erikson, tout en se considérant comme un psychanalyste, jugea que les habitudes théoriques de cette discipline axée sur les pulsions ne permettaient pas de tenir compte de l'environnement interne comme d'une réalité autonome, et que la psychologie sociale, selon lui trop superficielle, n'était guère mieux équipée pour une telle tâche⁷.

La théorie des représentations sociales convergeait aussi vers cette appropriation de l'environnement interne par l'exploration des mécanismes de l'esprit en jeu lorsque l'individu tente de comprendre le monde qui l'entoure et de saisir l'essence d'une certaine réalité sociale (Moscovici, 1961/1976). Les représentations du monde social apparaissent alors comme des éléments de l'environnement interne, donc de l'identité, et, dans le même temps, en tant qu'expressions culturelles et idéologiques, comme des éléments de l'environnement externe.

Cette double convergence a été l'un des points de départ dans le développement de l'ego-écologie en tant que modèle (Zavalloni, 1981, 1986, 1990, 2001 ; Zavalloni & Louis-Guérin, 1984), ainsi que d'une méthode d'analyse psychocontextuelle – *l'Investigateur Multistades de l'Identité Sociale* (IMIS) – précisément conçue pour explorer les modalités transactionnelles entre les environnements interne (privé) et externe (collectif) qui conduira à la notion de système identitaire défini en tant qu'*environnement intérieur opératoire* (EIO) ou encore comme *mémoire é-motionnelle*, c'est-à-dire comme un système spécifique de la mémoire, le lieu transactionnel et interactif entre l'expérience collective, les désirs et les aspirations individuelles. La question initiale pouvait être ainsi posée : « Quels sont les éléments activés dans l'esprit des individus lorsqu'ils pensent aux groupes sociaux auxquels ils appartiennent ou non, et pourquoi le sont-ils ? »

En termes cognitifs, l'espace du problème se situait au niveau des processus dynamiques de la mémoire. Mais la nature même de ces processus restait écartée. En tentant de combler ce vide théorique et méthodologique, les recherches menées en ego-écologie depuis trente ans ont permis de révéler les éléments structuraux et les dynamiques de ce phénomène ainsi que leur rôle dans les transactions entre la personne et l'environnement.

L'exemple qui suit permettra de mieux saisir la nature de la démarche engagée dans les premières explorations ego-écologiques au début des années soixante-dix. Celles-ci consistaient alors à explorer les significations reliées à l'appartenance au groupe national en demandant à des étudiant(e)s québécois(es) francophones de déterminer simplement leur nationalité et de compléter l'énoncé « Nous, les (*nationalité*), nous sommes... » par cinq courtes phrases. D'une part, la majorité des étudiant(e)s interrogé(e)s désignaient leur appartenance au groupe national par la nationalité soit « canadien(ne)s », soit « canadien(ne) francophone ». L'analyse des réponses à l'énoncé montrait, d'autre part, l'émergence chez tou(te)s les étudiant(e)s d'unités représentationnelles telles que « colonisé(e)s », « opprimé(e)s », « persécuté(e)s » ou de thématiques synonymes. En leur demandant pourquoi ils avaient répondu de la sorte, on voyait apparaître « la position dominante des anglais » dans les sphères économique, politique, culturelle et sociale, « l'histoire de la conquête de 1760 » et « la défaite française ». Il s'ensuivait ensuite, et ce encore pour la majorité des individus, tout un discours révélant l'impact de ces situations et de ces épisodes historiques douloureux sur leur situation personnelle présente (« On dit de nous que nous sommes nés pour un petit pain ») ainsi que sur leurs projets existentiels (futur). Après la montée au pouvoir du Parti Québécois (indépendantiste) le 6 novembre 1976, la même expérience fut répétée. Les unités représentationnelles

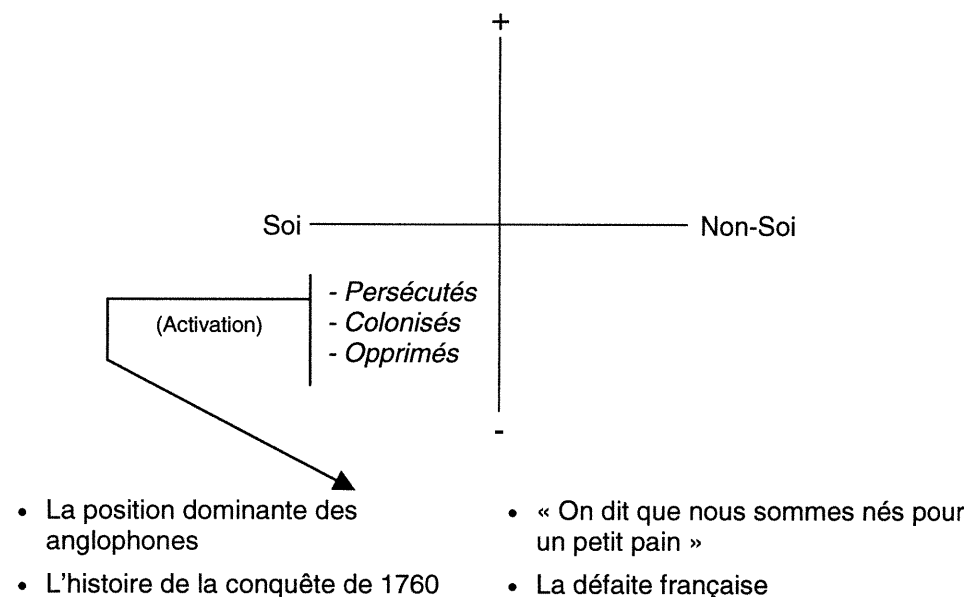
« colonisés », « opprimés », « persécutés » avaient alors presque totalement disparues pour céder leur place, dans une large proportion, au mot « fier ». Autre élément important, les étudiants se définissaient non plus comme « canadiens », mais comme « québécois ». L'approfondissement des explorations montrait également que le mot « fier » activait, dans les discours des étudiants, « le Parti Québécois », les noms de « René-Lévesque », du « Général de Gaulle » et son maintenant célèbre « Vive le Québec libre ! », le thème des « progrès sociaux », ainsi que des éléments biographiques tournés résolument vers les thématiques de la « réussite », des « désirs », des « projets futurs ». Vingt-cinq ans après cet épisode historique du Québec, le mot « fier » reste omniprésent dans la définition identitaire des québécois et semble, pour longtemps encore, inscrit dans l'expression « Fiers d'être québécois ! ». Ces résultats initiaux ont permis de mettre en évidence les relations interactives qui s'opèrent entre la mémoire de l'histoire (faits historiques, histoire du groupe) et les dimensions personnelles de l'identité.

L'Espace Élémentaire (EE) de l'identité (voir figure 1) est apparu comme la première forme structurale du système identitaire et s'organise selon un axe horizontal (soi/non-soi) et un axe vertical (positif/négatif), composée ainsi de quatre cadrans (soi +, soi - ; non-soi +, non-soi -) (Zavalloni & Louis-Guérin, 1984).

Relation entre mémoire, histoire et identité.

Contexte : 1970-1976 ; Québec, Canada.

Quelle est votre nationalité ? *Nous, les canadiens (français), nous sommes :*



Contexte : après l'élection du Parti Québécois le 6 novembre 1976 (Qc).

Quelle est votre nationalité ? *Nous, les québécois, nous sommes :*

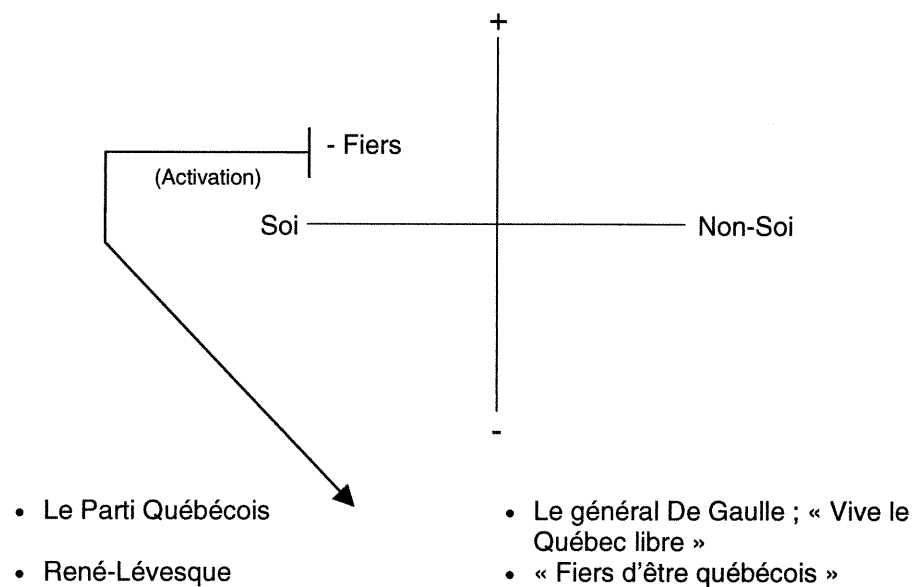


Figure 1. L'espace élémentaire.

La nature des éléments change selon la position qu'ils occupent dans l'espace élémentaire. Ils renvoient tout d'abord à des faits historiques et sociaux (histoire du groupe), c'est à dire à ce qu'une personne *connaît* et *retient* de sa culture ainsi que les sous-groupes expérientiels qui jouent un rôle dans sa vie. Ensuite, les prototypes identitaires (ex. : De Gaulle, Lévesque) apparaissent comme des modèles et des idéaux ou bien à l'opposé, comme des contre-valeurs ou des menaces. Il se déploie ensuite, et toujours à partir d'une même représentation, la *mémoire expérientielle* liée au vécu, aux valeurs, aux attitudes, aux préférences, aux désirs ainsi qu'aux projets. C'est ici que la personne interpelle le monde dans une activité de *création idéologique*, en construisant des croyances (religion, valeurs fondamentales) ou encore en posant des gestes politiques (voter, décisions). De plus, cet ensemble active des émotions complexes qui se traduisent par des sentiments spécifiques à chaque dimension, soutenues logiquement par des contenus.

C'est aussi sur cette base que s'est développée et perfectionnée, progressivement et par approximations successives, l'*analyse psychocontextuelle* (Zavalloni, 1986), qui a permis de construire une nouvelle unité de recherche, à travers un ensemble de questions organisées : le Circuit Affectif-Représentationnel (CAR) (voir figure 2).

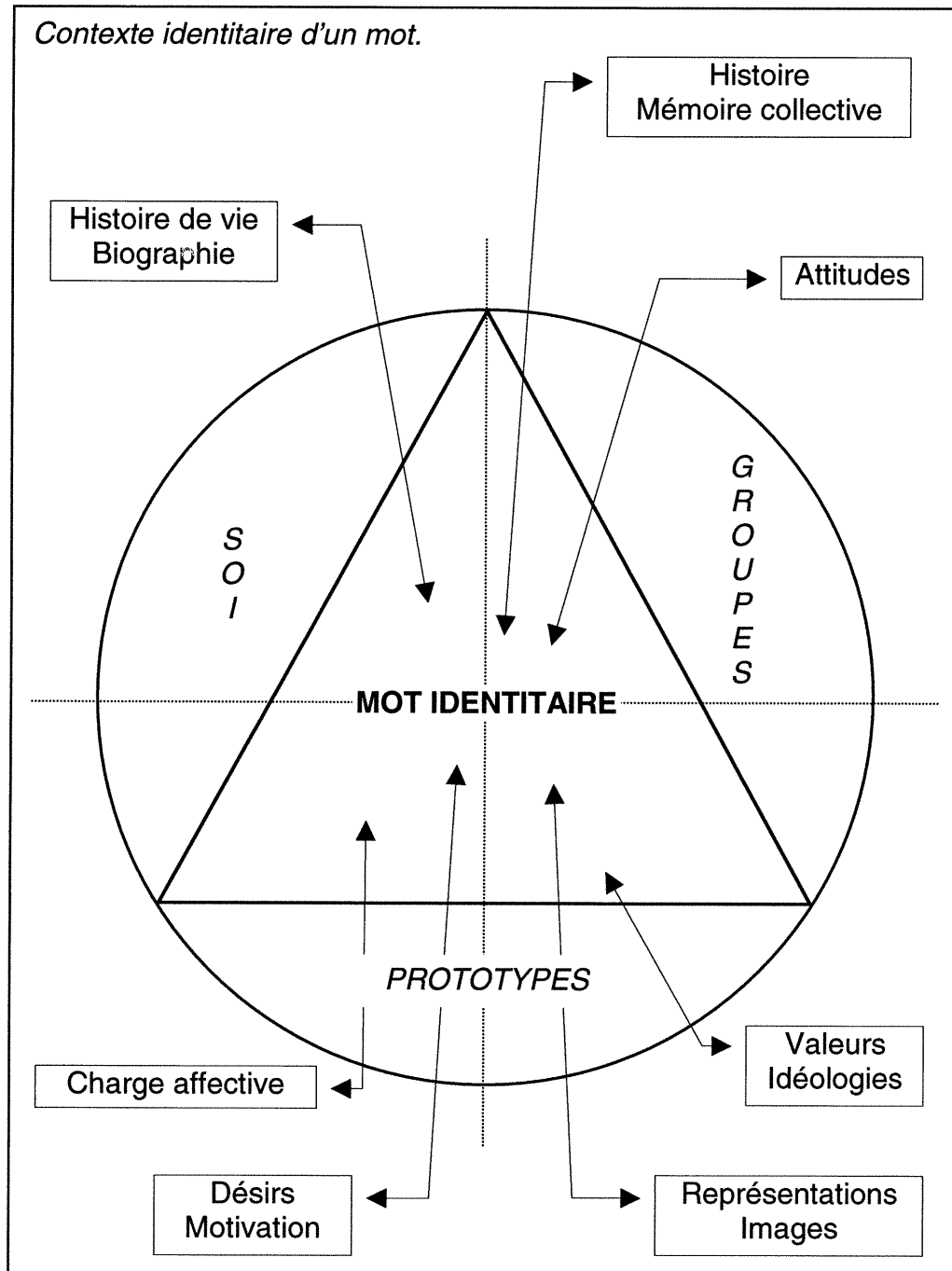


Figure 2. Le circuit affectif représentationnel.

Cette méthode peut être décrite comme une procédure d'*échange guidé* entre le chercheur et le sujet qui nécessite un questionnement constamment dirigé dans le sens d'une exploration en profondeur des contenus influençant les représentations, donc d'une précision de leur nature et de leur dynamique, et permet d'appréhender certaines formes universelles qui assurent les *médiations cognitivo-affectives* constantes entre les situations socio-historiques et les réponses individuelles à celles-ci.

Le circuit affectif-représentationnel se compose d'un énoncé (*mot identitaire*) renvoyant à une représentation de groupes sociaux et d'éléments de la *pensée de fond* qui l'accompagne à la périphérie de la conscience, implique deux niveaux d'analyse des données. Si le *niveau manifeste* (structure de surface, données du 1^{er} degré) de la pensée représentationnelle en constitue le point de départ, la méthode permet l'exploration de la *structure profonde* (données du 2nd degré) de celle-ci. Autrement dit, il s'agit de dégager les images et concepts définissant la réalité sociale à un niveau manifeste et, par-delà celui-ci, repérer la logique sous-jacente et les micro-processus qui relient la vision du monde d'une personne à son projet existentiel, sa perception sociale, ses désirs privés et ses valeurs.

L'ego-écologie a ainsi réussi à identifier un système dynamique de mémoire propre à l'identité – la *mémoire é-motionnelle* – qui s'active et se maintient par des mécanismes de *résonance* (Zavalloni, 1990), d'ancrage et d'objectivation (absorption sélective) et de recodage des groupes sociaux. En outre, ce modèle a permis d'explorer les éléments structuraux et dynamiques de la *pensée de fond* et leurs rôles dans les transactions entre la personne et l'environnement. Il apparaît clairement que la notion de mémoire collective intègre le système identitaire, que les dimensions affectives ne se réduisent pas à une *mémoire nostalgique* permettant d'échapper aux contraintes de la société (Namer, 1986, p.71) et enfin que « (...) l'individu n'est pas un récepteur passif mais bien au contraire crée activement son monde » (Louis-Guérin & Zavalloni, 1987, p.65) et participe à la création du monde extérieur. Nous sommes ainsi « (...) constamment engagés dans la production de nouvelles significations » (p.65).

Notes

¹ Duvignaud désigne ici la littérature du 19^e siècle.

² Scénario.

³ Cadre.

⁴ L'acte de se souvenir ensemble.

⁵ Storage.

⁶ Traduction libre. Ce mode de présentation répond aux normes exigées par la maison d'édition française qui publia l'article (Presses Universitaires de Rennes).

⁷ La psychologie sociale a eu tendance à vouloir extraire, à partir d'énoncés, des données standardisées (variables) et adaptées aux manipulations statistiques, évitant presque intentionnellement tout contact avec les contenus concrets de l'esprit.

Par exemple, le concept d'*attitude*, défini comme une tendance à répondre positivement ou négativement envers un objet, a occupé beaucoup d'espace de recherche pendant un demi-siècle tout en voilant la pensée concrète liée à celui-ci. Des critiques sur le sujet ont été formulées sans apparemment ébranler le *statu quo*. Pourtant, il y a un demi-siècle, Mc Clelland (1955) mettait déjà en garde les psychologues sur le fait qu'en faisant abstraction des contenus, ils ignoraient une grande partie de leur domaine.

1. Ouverture sur un débat épistémologique.

Les études menées sur le système identitaire à partir des acquis théoriques et méthodologiques de l'ego-écologie ont progressivement mis à jour et identifié plusieurs dimensions de l'espace mnésique à l'œuvre dans l'identité psychosociale ; d'une part, en élaborant une méthode d'exploration de la matière psychosociale qui révèle les contenus engagés en différents niveaux de profondeur de la mémoire et, d'autre part, en développant une méthode de contextualisation de la matière psychosociale qui dévoile les dynamiques complexes à l'origine de son internalisation, celles-là mêmes qui participent activement à la construction de la réalité psychosociale et de l'identité, et qui, finalement, s'associent aux formes de l'esprit comme aux actes concrets de l'existence, à la prégnance de l'individuel sur le collectif.

Envisager la mémoire, comme l'identité, au centre d'un espace où se jouent les transactions entre l'environnement interne et l'environnement socioculturel ne permet pas seulement d'envisager les traits d'une réponse aux impasses auxquelles conduisent d'autres conceptualisations, du fait notamment de l'isolation et du confinement

des notions qu'elles étudient et de la primauté qu'elles accordent à leurs développements théoriques et méthodologiques sur l'exploration de la matière à l'origine même de leur raison d'être, mais également de renouer avec un débat épistémologique critique qui anime les rangs des sciences humaines et sociales depuis l'avènement du secteur de la recherche qualitative et qui se heurte actuellement à l'accélération du phénomène de porosité, de fluctuation et de fractionnement des frontières internes de ce dernier.

Il en va ainsi de la recherche qualitative d'une amplification théorique, méthodologique et conceptuelle fractionnelle et le plus souvent réactionnaire ou polémique, qui, si elle révèle une dynamique créatrice soutenue au sein des différents domaines d'investigation, démontre dans le même temps un gommage progressif – et dans certains cas, volontaire – des points d'ancrage fédérateurs communs synonyme d'une fragilisation de la structure générale de recherche. De celle-ci, le versant extrême ou extrémiste du postmodernisme nord-américain, qualifié parfois de nihiliste, représente sans nul doute l'un des signes les plus évidents puisqu'il prône ouvertement la dissolution de toute scientificité au profit d'une libéralisation des règles de la recherche ainsi que l'émergence d'un secteur littéraire où le chercheur endosserait tour à tour les rôles de « bricoleur » et d'« écrivain » (Denzin & Lincoln, 2000).

Au risque de ralentir l'essor des différentes régions de la recherche qualitative, c'est avec plus de force encore qu'il s'agit aujourd'hui d'entreprendre et de soutenir une réflexion générale afin de redéfinir les noyaux durs de l'architecture qualitative, d'en assurer la stabilité et, par là même, la reconnaissance, et finalement, de prévenir la multiplicité et la diversité d'un éparpillement qui signerait la dislocation ou l'éclatement de l'ensemble.

Il ne s'agit pas ici de visiter l'ensemble de ce débat, mais plutôt de mettre en exergue certaines particules réflexives comme source tangible d'une reviviscence de discussions théoriques qui s'éloignent de la problématique de l'unicité de la recherche qualitative telle qu'elle est communément comprise, pour l'aborder sous l'angle d'une actualisation et d'un réajustement de paramètres et de conditions propices au développement d'une qualité scientifique d'investigation qui prend assise sur l'examen de la *cognition sociale*. Cette perspective, si elle peut paraître ambitieuse à première vue, appuie pourtant un projet d'acquisition de connaissances fort simple puisqu'il redéfinit la nature et la portée des pratiques interprétatives, quelles qu'elles soient, en soutenant la construction progressive d'une structure méthodologique apte à exploiter le potentiel réel et complexe qui imprègne la matière à l'origine même de toute recherche ou, autrement dit, en soumettant toute explication ou compréhension d'un phénomène ou d'une problématique à la primauté d'une exploration en profondeur de la

connaissance ordinaire conjuguée au pluriel et à l'échelle humaine.

Berthelot (2001) va dans ce sens quand il écrit :

Chacun sait que, indépendamment de toute science du social, les humains ont une connaissance de leur environnement social. Celle-ci a été diversement thématifiée au cours de l'histoire des disciplines. Grosso modo, elle a oscillé entre trois statuts : celui de l'obstacle épistémologique – ce que nous croyons savoir du social n'est qu'un ensemble de préjugés ou de « prénotions » ; celui d'objet d'étude – ce que les individus pensent de leur monde, à une époque donnée, dans une culture donnée, doit être étudié avec autant de minutie que les diverses traces objectives disponibles ; celui de fondement – la connaissance « ordinaire » est ce sur quoi s'enracine toute possibilité de compréhension du monde social. (p.13)

Nous voudrions aller plus loin en encourageant la constitution d'une *science de la subjectivité* (Zavalloni, 1981), une science qui s'attacherait à faire émerger à partir de la connaissance de la réalité, telle qu'elle est vécue par les individus, les dynamiques communes qui régissent la *multiplicité et la complexité de celle-ci* et dont le modèle ego-écologique représente l'un des maillons théoriques et méthodologiques majeurs.

Dans cette veine, la partie suivante présente succinctement une réflexion qui prend assise sur la problématique de cohésion de la recherche qualitative pour ensuite formuler trois propositions reliées les unes aux autres en tant qu'éléments constitutifs du cheminement vers une scientificité qualitative.

2. Vers une qualité scientifique de la recherche qualitative.

2.1. La raison interprétative au centre du problème.

En appuyant la thèse selon laquelle les critères positivistes et quantitativistes ne parviennent pas à atteindre les dimensions significatives de l'expérience humaine, qui plus est, dans une perspective relationnelle, interpersonnelle ou encore, intersubjective, le courant de la recherche qualitative s'est engagé à ouvrir de nouvelles propositions méthodologiques et théoriques visant une meilleure *compréhension* de la matière issue des relations s'opérant entre les sphères individuelles et sociales.

Le modèle physicaliste et expérimentaliste, emprunté aux sciences de la nature et intégré au domaine de la recherche sociale, a tôt fait de révéler ses limites quant à l'analyse du tissu expérientiel composant la matière psychosociale en interdisant l'accès à un ensemble de données, sur lesquelles l'exercice d'un contrôle actif ou de variabilisation restait en effet impossible au vue des dispositifs méthodologiques employés, en restreignant sa portée aux seules données observables, mesurables et quantifiables et, finalement, en définissant l'esprit humain comme un agent de déformation d'un réel unique, universel et objectif. Aussi, l'émergence de la recherche qualitative marquera-t-elle d'une part, une intention de déroger aux règles qui instituaient et confinaient l'étude scientifique des faits

humains dans le champ d'une réalité objective et, d'autre part, une volonté de rediriger le regard que la logique hypothético-déductive concentrait sur l'*extériorité* de l'humanité vers l'*intérieurité* de celle-ci ou, autrement dit, en remontant à la source interne d'un *être au monde*.

Cette réorientation des visées théoriques et conceptuelles s'est également accompagnée de la mise à l'écart d'un mode interprétatif numéraire exclusif, dont l'emploi traduisait la nécessité d'isoler le cadre de recherche expérimental de toute influence externe et de circonscrire voire d'annuler les influences internes afin de garantir un niveau d'objectivité favorable à l'énonciation de lois ou d'explications de relations causales. L'exclusion de ce dispositif méthodologique a signé l'avènement d'une *raison interprétative*, en opposition à la *raison expérimentale* (Berthelot, 2001), qui, à mesure que la recherche qualitative se diversifiait et élargissait son champ d'investigation, a répondu aux différentes sensibilités théoriques par la multiplication des positionnements épistémologiques et des lectures interprétatives de données qualitatives issues d'une complexité inhérente à la réalité psychosociale, une réalité vécue, pensée, ressentie, symbolisée et internalisée, une réalité, finalement, au carrefour de la pluralité des sens et de significations.

Le problème se pose alors de savoir si la diversification des pratiques interprétatives est le signe d'une juste sensibilité de l'ensemble du mouvement qualitatif face à la pluralité des dimensions

inscrites dans la matière psychosociale, et dans ce cas, cette configuration interroge, d'une part, l'absence de cohésion générale et de réunification des différentes composantes disciplinaires au-delà de l'adhésion aux principes majeurs du courant de pensée général et des transferts interdisciplinaires et, d'autre part, l'effet de l'absence de liens coercitifs ou de la grande créativité interdisciplinaire sur la définition des critères d'une scientificité qualitative commune ; ou bien, si cette richesse des regards est entretenue par une problématique méthodologique liée au cadrage et à la définition des paramètres de l'interprétation.

2.2. D'une anticipation à la préhension de la cognition sociale.

Lorsque l'on aborde la raison interprétative au travers du phénomène d'*anticipation théorique et méthodologique*, une troisième perspective, moins évidente, semble croiser ces deux premiers questionnements. En effet, si celui-ci, dans le cas de la thèse positiviste appliquée à la recherche sociale, paraît s'être amorcé par l'emprunt d'un ensemble théorique et méthodologique à un domaine étranger à son objet d'étude, dans le cas de la recherche qualitative, il pourrait être inscrit, paradoxalement, à même la création progressive du nouvel espace épistémique qualitatif.

Le phénomène d'anticipation définit, à différents degrés et selon différentes intensités, en premier lieu, l'effet exercé par la *prévalence*

(densité) accordée à l'espace théorique et méthodologique sur la qualité et la profondeur de l'exploration de la matière étudiée, ainsi que le rapport de régulation établi entre la précision et l'exhaustivité de l'exploration et l'aménagement de l'espace épistémologique, en second lieu. Quand, pour les pôles positivistes (physicaliste et objectiviste) et postmodernes (relativiste et textualiste), une forte densité théorique et conceptuelle s'imposerait à la matière étudiée, limiterait le territoire d'exploration et affaiblirait la résonance au niveau épistémologique, remettant ainsi en cause, voire interdisant, la détermination des points d'ancrage d'une science empirique de la subjectivité, pour la plupart des domaines intégrés à la recherche qualitative, le noyau de l'anticipation se situerait, à un moindre degré, au niveau de la nécessité, d'un point de vue historique, d'accorder la priorité au développement des cadres théoriques et des règles de l'interprétation qui seule permettra, face à un domaine d'investigation peu visité, de saisir le sens et les significations imprégnant le tissu subjectif de l'expérience humaine.

Autrement dit, cette exigence théorique liée à la constitution du nouveau champ d'analyse sur la base de données qualitatives, qui allait de paire avec l'abandon d'un cadre d'analyse explicatif, a donné naturellement plus de poids à la construction de modalités interprétatives sur le versant d'une *compréhension* qui a supplantée plus ou moins sensiblement la *préhension* de la matière, c'est-à-dire, son exploration.

2.3. L'interprétation face aux données de second degré.

Une mince ligne, pourtant fondamentale, se dessine alors entre l'approfondissement des explorations interprétatives et celui des explorations de la matière étudiée. Pour rejoindre notre questionnement, il s'agit de saisir dans quelle mesure, lorsqu'il cherche à rendre compte du sémantisme et de la valence de l'expérience humaine et sociale telle qu'elle est vécue concrètement par les personnes, le chercheur doit mettre avant tout l'accent sur la qualité des interprétations qu'il produit à partir des données qu'il possède ou sur la qualité et la profondeur des explorations qu'il conduit et qui l'amèneront à préciser les interprétations proposées par la suite.

Ne pourrait-on voir alors, dans la pluralité et la diversité du champ de la recherche qualitative, le signe d'une répartition des forces théoriques accordant plus de poids à la modélisation des interprétations portant *sur* la matière interne et, conséquemment, moins de poids à la construction d'un regard interprétatif confronté, de prime abord, à la complexité de la matière interne que révèle l'approfondissement des explorations dans une perspective relationnelle, interpersonnelle ou intersubjective ? Implicitement, cette question contesterait ou interrogerait ainsi la portée des modes d'évaluation actuels de la recherche qualitative – validité interne et externe, fiabilité et degré de généralisation – appliqués à des dispositifs méthodologiques qui

appuient le plus souvent leurs analyses et leurs interprétations sur la base d'un recueil de *données de premier degrés*. Or, une exploration plus poussée du tissu psychosocial ne permettrait-elle pas reconnaître l'intérêt d'étendre le recueil d'éléments aux *données de second degré*, celles-là mêmes qui permettent de mettre en exergue la nature, l'ampleur et la complexité des interrelations de dimensions internes, et d'exercer ainsi, par résonance, une certaine forme de contrôle sur la qualité et la précisions des interprétations produites qui viendrait s'ajouter aux critères communs d'évaluation ? Si la pluralité et la diversité du champ de la recherche qualitative répondent effectivement à une forte sensibilité disciplinaire face à la diversité des dimensions et des dynamiques à l'œuvre entre et à l'intérieur des sphères individuelles et sociales, l'approfondissement des explorations, prenant en compte les données de second degré, n'impliquerait-il pas, dès lors, la recentration de la richesse de regards sur la matière psychosociale ainsi que la concentration des forces d'investigation en direction des individus, rejoignant alors une forme de recherche humaniste tout en ralentissant la tendance expansioniste de l'espace qualitatif ? On peut voir, en cette proposition, un frein potentiel à la diversification des perspectives théoriques et conceptuelles et, par-là même, une possible solution aux problématiques de cohésion et de cohérence qui animent le débat portant sur l'éligibilité d'une scientificité de la recherche qualitative et de points d'ancrage fédérateurs.

2.4. Une recherche qualitative dialogique.

Hors des analyses produites à partir de supports matériels (textes, vidéographies, observations, etc.) et pour lesquelles la dimension interprétative dirige l'ensemble du processus de recherche, la difficulté d'une investigation qualitative conduite sur un mode exploratoire réside en ce que l'accès aux données de second degré ne dépend pas uniquement de facteurs méthodologiques déterminant la portée des explorations mais aussi d'un processus de recherche qui, lors de la phase critique du recueil de données, s'inscrit alors dans un cadre relationnel dont la qualité influence sensiblement celle des données recueillies. Soutenir le projet d'une recherche qualitative humaniste, c'est alors accepter le fait d'une recherche qualitative dialogique.

Un espace de recherche conduit sur un mode dialogique concentre plusieurs forces. Parmi celles-ci, et au-delà de la simple rencontre de deux personnes physiques, s'établit, tout d'abord, un échange dont les mots constituent l'unité fondamentale. Atteindre le sens de l'expérience humaine telle qu'elle concrètement vécue et ressentie par les individus, c'est instaurer ainsi un cadre relationnel favorisant l'émergence de mots porteurs des significations et des sensibilités au monde. Selon cette configuration, le chercheur peut certes investir la relation qui le lie au sujet en abordant d'emblée son discours à travers une grille de lecture interprétative, mais dans ce cas, le recueil d'éléments discursifs se

limiterait aux données de premier degré inscrites dans un discours de surface, simple et spontané, qui correspond, dans une certaine mesure, à ce que Bakhtine (1984) nommera un *genre de discours premier*. En opérant de la sorte, celui-ci respecterait une tradition, ancrée philosophiquement, qui définit la sensibilité subjective de l'interprète comme le seul véritable outil en sa possession lui permettant de donner un sens à un ensemble *incommensurable* de données. Or, cette forme *d'incommensurabilité* semble davantage tenir d'une part, à l'absence d'un mode de recherche exploratoire qui isole l'investigation des données de second degré et, d'autre part, au fait d'apprécier les données de premier degré comme des réponses définitives aux questionnements posés. Une telle disposition de recherche, laisse entrevoir une *aphasie du dialogue* puisque le sens que donne le sujet aux éléments de *sa* réalité n'est finalement qu'effleuré et, en bout de ligne, approprié par l'interprète. L'intention que le chercheur investit dans sa relation à l'autre restant tournée avant tout vers lui-même, ce sont davantage les lignes d'une *prétention dialoguale* et de *monologues parallèles* qui se dessinent alors à même le travail de recherche.

Si, lorsqu'une parole est adressée, le sens qu'elle revêt n'est pas seulement pour l'autre, mais, en partie, par l'autre, l'objectif fondamental de la recherche n'est pas de mobiliser la subjectivité du chercheur à des fins d'interprétations et de compréhension de son expérience du discours du sujet, mais de comprendre l'origine du sens donné aux mots

qu'emploie une personne pour décrire ou exprimer sa propre expérience au monde. Cependant, l'expérience du chercheur relève d'un intérêt majeur lorsqu'elle participe à l'établissement d'un cadre relationnel stable, respectueux d'une certaine éthique et favorisant un rapport de confiance sans lequel l'activation d'un *genre de discours second* est fortement remise en question, puisque le tissu de celui-ci est, entre autre chose, imprégné de valences, c'est-à-dire de l'essence même de la sensibilité au monde : l'affectivité. En outre, il s'agit pour lui, en tant qu'acteur du dialogue, d'user de son *savoir*, de son *savoir-faire* et de son *savoir-être*, pour guider le sujet tout au long d'une exploration qui prend appui sur les données de premier degré, définies alors comme des questions de recherche et non plus comme des réponses à celles-ci.

C'est à cet endroit que doivent se rencontrer les sensibilités des acteurs en présence car les intentions s'établissent alors dans un rapport de réciprocité. La clé du sens de l'expérience se situe en l'esprit de ceux qui la vivent et de son accès dépend avant tout une exploration effectuée par eux conjointement avec le chercheur, dans un cadre relationnel favorisant l'émergence des émotions liées aux dimensions complexes de la cognition sociale.

Cette conception de la recherche qualitative rejoint, en certains points, la configuration de l'*étude de cas* telle que McKinley (1982) la conçoit :

The case study is primarily useful for tasks such as describing an individual's experience, for developing idiographic interpretations of that experience, and for developing context-specific predictions, plans, and decisions. (...) A case study may be defined as the systematic presentation of information about the life of a single unit ; this discussion will focus on the lives of individuals as the unit of analysis (p.443).

Ce rapprochement permettrait alors d'envisager l'unification de l'espace qualitatif par la concentration des forces d'investigation non plus *sur* la matière psychosociale mais *à l'intérieur* de celle-ci, là où les frontières disciplinaires et conceptuelles établies se confondent alors en une même priorité, celle d'atteindre les noyaux et les dynamiques complexes qui habitent les réalités internes par un travail dialogique et relationnel entrepris avec et par les acteurs de l'expérience vécue. Situer cette priorité commune à un niveau exploratoire et dialogique engage, par ailleurs, trois dimensions importantes.

D'une part, le fait d'accompagner les sujets dans une tâche d'exploration qu'ils effectuent eux-mêmes sur la nature de leur propre rapport au monde favorise considérablement la formation de *modèles transculturels* qui intègrent naturellement les données ethnocentriques en tant qu'éléments constitutifs des identités psychosociales.

D'autre part, en considérant la phase d'exploration de la matière étudiée non plus seulement comme un moyen de recueillir les données mais également comme un outil de façonnage de la méthode, le

chercheur peut ainsi mettre en place une certaine *modularité méthodologique* qui se traduit, tout d'abord, par la possibilité d'adapter les procédures méthodologiques à un cadre relationnel spécifique afin de maintenir une certaine qualité d'écoute dans le dialogue avec le sujet et de le guider ainsi, plus précisément, vers les dimensions qui, chez lui, engagent davantage de résonance aux questionnements proposés et, ensuite, par un effort constant de mise à jour des paramètres techniques initiaux s'appuyant sur les résultats des investigations menées.

L'intérêt de décider d'un axe exploratoire et dialogique en terme de principe prioritaire commun aux différentes disciplines de la recherche qualitative se situe, finalement, à un niveau plus large puisqu'il engagerait la pluralité des perspectives disciplinaires et l'expression des différentes sensibilités théoriques et méthodologiques sur la voie d'une *transdisciplinarité critique*.

Si l'œuvre que livra Bakhtine au domaine de la littérature amènera de nombreux penseurs à redéfinir la portée de leurs écrits en mettant de l'avant le statut dialogique des mots et en considérant le texte créé comme un espace où se croisent les expériences passées et contemporaines de compositions et de lectures, c'est-à-dire comme un lieu d'échange à l'intérieur duquel la constitution du sens naît autant de

la contribution de l'auteur que de celle du lecteur (Todorov, 2001), il s'agit, pour la recherche qualitative, de saisir les dynamiques à l'origine des lectures polysémiques de la réalité et de comprendre la contribution des différents acteurs et des situations sur la création du sens donné à celle-ci. L'étude de la mémoire, comme celle de l'identité, rencontre cette même nécessité au croisement de l'expérience psychosociale.

L'étude de la notion de mémoire, telle qu'elle est envisagée dans le cadre du modèle ego-écologique, engage le développement d'une méthodologie qui repose sur l'exploration en profondeur de la complexité psychosociale. En ajustant son mode d'investigation à un contexte dialogique, cette méthode ne définit plus seulement l'individu comme le principal acteur de l'exploration de son propre environnement interne, mais elle évite également de produire des interprétations qui interdisent d'emblée l'accès à la pluralité du sens de la réalité psychosociale.

La contextualisation des éléments mis à jour au fil des explorations permet de mettre en évidence que les faits de l'esprit interagissent de manière complexe mais organisée. La mémoire n'est plus un objet d'étude spécifique dont on cherche à dévoiler les contenus pour y apposer une signification *objective*, mais un moyen d'accéder à la compréhension d'un système dynamique plus vaste. C'est de ce mode de compréhension que dépend la constitution d'une science de la subjectivité, un mode non plus dédié au constat de la diversité des formes significatives mais à l'étude des dynamiques à l'origine de la pluralité du sens.

- Arraou, P. (1999). Le rôle des cadres sociaux dans la dynamique identitaire. L'exilé, une identité entre deux mémoires sociales. Dans H. Chauchat & A. Durand-Delvigne (Éds), *De l'identité du sujet au lien sociale* (pp.69-83). Paris : Presses Universitaires de France.
- Bakhtine, M. (1984). Esthétique de la création verbale. Paris : Gallimard.
- Berthelot, J.M. (2001). Épistémologie des sciences sociales. Paris Presses Universitaires de France.
- Bartlett, F.C. (1932). Remembering : a study in experimental and social psychology. Cambridge : Cambridge University Press.
- Denzin, N.K., & Lincoln, Y. S. (2000). Handbook of Qualitative Research. Thousand Oak, London, New Delhi : Sage Publications (2^{nde} éd.).
- Duvignaud, J. (1968). Préface. Dans M. Halbwachs, *La mémoire collective* (pp. VII-XV). Paris : PUF. (Ouvrage original publié en 1950 ; 2^{nde} édition revue et augmentée).
- Edwards D., & Middleton, D. (1990). *Collective Remembering*. Londres, Newbury Park, New Delhi : Sage Publications.
- Erikson, E. (1968). Adolescence, youth and crisis. New York : W. W. Norton & Company.
- Fahmy-Eid, N. (1997, automne). L'histoire des femmes : construction et déconstruction d'une mémoire sociale. Dans *Sociologie et sociétés*, 29(2), 21-30.

- Halbwachs, M. (1918). La doctrine d'Émile Durkheim. *Revue philosophique*, 353-411.
- Halbwachs, M. (1925). Les cadres sociaux de la mémoire. Paris : PUF.
- Halbwachs, M. (1968). La mémoire collective. PUF, Paris. (Ouvrage original publié en 1950 ; 2^{nde} édition revue et augmentée).
- Haas, V., & Jodelet, D. (2000). La mémoire, ses aspects sociaux et collectifs. Dans N. Roussiau (Éd), *Psychologie Sociale* (pp. 121-134). Paris : Éditions Inpress.
- Louis-Guérin, C., & Zavalloni, M. (octobre 1987). L'ego-écologie comme étude de l'interaction symbolique et imaginaire de soi et des autres. *Sociologie et sociétés*, 19(2), 65-75.
- Marcel, J.C., & Mucchielli, L. (1999). Un fondement du lien social : la mémoire collective selon Maurice Halbwachs. *Technologies. Idéologies. Pratiques. Revue d'anthropologie des connaissances*, 13(2), 63-88.
- McClelland, D.C (1955). The psychology of mental content reconsidered. *Psychological review*, 62, 297-320.
- McKinley, W. (1982). In defense of case study method. *American Orthopsychiatric Association*, 52(3), 440-446.
- Minsky, M. (1986). The society of minds. New York : Simon and Schuster.
- Moscovici (1976). La psychanalyse, son image et son public (2^{nde} éd.). Paris : PUF.
- Namer, G. (1987). Mémoire et société. Paris : Méridiens Klincksiech.
- Neisser, U (1982). Memory observed : remembering in natural contexts / selections and commentary by Ulric Neisser. San Francisco : W.H. Freeman.
- Schank, R. C., & Abelson, R. (1977). Scripts, plans, goals and understanding Hillside. N.J. : Erlbaum.

- Shotter, J. (1990). The social construction of remembering and forgetting. Dans D. Edwards & D. Middleton (Éds), *Collective Remembering* (pp.120-138). Londres, Newbury Park, New Delhi : Sage Publications.
- Todorov, S. (1981). *Le principe dialogique*. Paris : Le Seuil.
- Zavalloni, M. (2001). E-motional memory and the identity system : its interplay with representations of the social world. In K. Deaux & G. Philogène (Eds.), *Representations of the social*, (pp.285-304). Oxford : Blackwell Publishers.
- Zavalloni, M. (1990). L'effet de résonance dans la création de l'identité et des représentations sociales. *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 3(1), 407-428.
- Zavalloni, M. (1986). The affective representational circuit as the foundation of identity. *New Ideas in Psychology*, 5, 333-349.
- Zavalloni, M. (1981). Identité sociale et ego-écologie : vers une science empirique de la subjectivité. Dans P. Tap (Éd.), *Identité et changements sociaux* (pp.195-210). Toulouse : Privat.
- Zavalloni, M., & Louis-Guérin, C. (1984). *Identité Sociale et conscience : Introduction à l'égo-écologie*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.

DÉCLARATION D'ACCORD DES COAUTEURS

Identification

Étudiant : *Frédéric Le Paumier*
Programme : *M.Sc. en psychologie*

Description de l'article publié

Auteurs : *Frédéric Le Paumier*
Marisa Zavalloni
Titre de l'article : *Mémoire collective et système identitaire :
de Maurice Halbwachs à l'ego-écologie*
Titre du livre : *La mémoire sociale :
Identités et Représentations Sociales*
Éditeurs : *Stéphane Laurens*
Nicolas Roussiau
Date de publication : *2^e trimestre 2002*
Maison d'édition : *Presses universitaires de Rennes (PUR)*

Déclaration

À titre de coauteur de l'article identifié ci-dessus, je suis d'accord pour que *Frédéric Le Paumier* inclue cet article dans son mémoire de maîtrise qui a pour titre *La mémoire collective au regard du modèle ego-écologique*.

Marisa Zavalloni

Coauteur

Signature

Date

1/8/02

Identification du livre

Titre : *La mémoire sociale :
Identités et Représentations Sociales*

ISBN : *2-86847-609-0*

Date : *2^e trimestre 2002*

Identification des éditeurs

Éditeur : *Pierre Corbel*

Identification de l'article

Auteurs : *Frédéric Le Paumier
Marisa Zavalloni*

Titre de l'article : *Mémoire collective et système identitaire :
de Maurice Halbwachs à l'ego-écologie*

Pages : *pp.63-72*

Date : *2^e trimestre 2002*

Déclaration

L'étudiant Frédéric Le Paumier est autorisé à inclure l'article identifié ci-dessus dans son mémoire de maîtrise qui a pour titre *La mémoire collective au regard du modèle ego-écologique*.

Pierre CORBEL

Directeur des Presses
Universitaires de Rennes

Signature

2002

Date

PRESSES UNIVERSITAIRES DE RENNES

U.H.B. Rennes 2 - Campus de la Harpe
2, rue du Doyen D. Leroy - 35044 RENNES Cedex
Tél. 02.99.14.14.01 - Télécopie 02.99.14.14.07